



Friends

de Elaine Proctor

fiche technique

**Afrique du sud - 1993 -
1h50**

Réalisateur :
Elaine Proctor

Scénario :
Elaine Proctor

Musique :
Rachel Portman



Michele Burges, Kerry Fox, Dambisa Kente dans *Friends*

Interprètes :

Kerry Fox

(Sophie)

Dambisa Kente

(Thoko)

Michele Burges

(Aninka)

Marius Weyers

(Johan)

Tertius Meintjes

(Jeremy)

Résumé

A la sortie de l'université, où elles ont obtenu leur diplôme en 1985, elles posent pour une photo de famille. Aninka l'Afrikaner, baisse la tête, comme si elle ne voulait rien voir. Thoko, la Noire, regarde droit dans l'objectif. Quant à Sophie, la Blanche, juste avant que le photographe ne fasse "clic-clac", elle avait vu passer une bande de jeunes gens chahuteurs qui tenaient le poing en signe de révolte. Elle les imite timidement. Et c'est ce geste que le photographe surprend.

Critique

Quatre ans plus tard, elles n'ont pas changé. Aninka épouse un Afrikaner plus âgé qu'elle - toujours ce besoin d'être rassurée - et continue à se passionner pour le passé pour mieux ignorer le présent : l'homme préhistorique africain, c'est tout de même plus facile à manier que le contestataire des années 80, n'est-ce pas...

Thoko, elle, est devenue prof. "Avec elle, dit Elaine Proctor, on touche la complexité de l'Afrique du Sud. Apparemment, Thoko a choisi d'être apolitique. En fait, son engagement est profond et quotidien. Ce n'est pas par les armes mais par les mots qu'elle tente de résister. Par les réponses qu'elle peut apporter aux questions de ses étudiants. Donc, contrairement à Aninka, elle n'est pas révoltée par ce que Sophie a fait, mais elle est étonnée par la violence de son engagement.."

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

Qu'a-t-elle donc fait, durant quatre ans, la Sophie qui levait timidement le poing en guise de solidarité pour le peuple noir ? Elle a basculé du côté des terroristes. Elle pose désormais des bombes, avec la certitude d'agir pour le bien et, à chaque instant, la crainte de se tromper.

Lorsque, dans l'explosion de l'aéroport, meurent deux innocents, dont une vieille femme noire, Sophie ne résiste plus. L'angoisse, les remords la submergent et la poussent inévitablement à se dénoncer à la police.

"Il y a une grande différence entre l'Afrique du Sud de 1985, où se situe la première scène du film, et celle de 1989-90, où Sophie continue de commettre des attentats. En 1985, la lutte anti-apartheid passait tout naturellement, si j'ose dire, par le terrorisme. Cinq ans plus tard, tout a changé. Le remords de Sophie est, d'une certaine façon, un problème nouveau. Contemporain. Celui d'une génération perdue. **Friends** est totalement anti-apartheid. A 100%, et j'espère que vous le ressentirez aussi." dit Elaine Proctor. Mais, contrairement à tant de films engagés qui jouent sur l'émotion, qui montrent des manifestations où de gentils Noirs se font tabasser par de vilains flics blancs, Elaine Proctor, elle, constate que rien n'est simple. Qui brûle la pauvre petite propriété de la mère de Thoko ? Des Noirs, comme elle. Et qui se met à poser des bombes contre les Blancs (même si certains Noirs en sont victimes) ? Sophie, une Blanche qui reste traumatisée par un souvenir d'enfance qu'Elaine Proctor évoque en flash-backs répétés.

"Je sais, certains me reprochent ces flash-backs, et, en un sens, ils ont raison : c'est une facilité. Mais il me semblait important de montrer que l'engagement de Sophie reposait sur un souvenir d'enfance et non sur le raisonnement d'une adulte. En plus, elle a tout faux, Sophie ! Elle croit qu'on emmène sa gouvernante noire à cause d'une his-

toire de chocolats, alors qu'elle a volé une paire de bas pour aller danser le vendredi soir avec son copain... Ce malentendu me plaisait beaucoup !"

Ce que filme Elaine Proctor dans **Friends**, loin d'un mélo spectaculaire style **Un monde à part**, c'est l'insidieux cheminement de la névrose au cœur de chaque individu.

"Je voulais filmer non pas l'extérieur - quand les gens manifestent -, mais l'intérieur : tout ce qui se passe en eux quand nul ne les regarde. Je voulais suggérer que le sort de chaque Sud Africain était dominé par la terreur, et sans doute pour longtemps. Je voulais montrer que la névrose avait gagné tout le monde. Que rien ne fonctionnait normalement. Ni la vie. Ni les amours. Si vous grattez la peau de chacun d'entre nous, vous trouverez des éclats d'obus incrustés dans notre chair."

Elaine Proctor peint donc des gens perdus, éperdus, qui s'accrochent les uns aux autres, sans que l'on sache si c'est parce qu'ils s'aiment ou parce qu'ils se détestent, si c'est pour s'étreindre ou se frapper. D'où l'intensité - et la sensualité - des scènes d'amour entre Sophie et Jeremy, par exemple, ce mari qu'elle voit de temps à autre, quand elle va mal. Lui, c'est simple, ne va jamais bien. Il a sombré dans l'alcool depuis l'armée, depuis l'ordre qu'il a du faire régner par la force. Il n'en parle jamais, mais tout ça continue de le ronger de l'intérieur.

On pourrait penser que l'ex-soldat et la terroriste devraient s'entendre. Mais non, ce serait trop facile. Aucun des deux n'admet ce que l'autre a fait. Pas plus que les parents bourgeois de Sophie ne tolèrent ce qu'est devenue leur fille. Pas plus qu'Aninka, qui a pris soudain conscience de la réalité, n'admet que son oncle appartienne à l'extrême droite de l'apartheid...

L'horreur est donc omniprésente, mais cachée. L'hystérie des personnages est constamment sensible, mais ne surgit que par bouffées. Lors du mariage d'Aninka, un gars, vaguement éméché,

suit la mariée. Avant même qu'il n'ait commencé à l'importuner, Sophie bondit et le cogne de toutes ses forces, puis s'en va comme si de rien n'était.

Même lorsque son héroïne se retrouve en prison, Elaine Proctor évite les scènes attendues : les interrogatoires, les tortures. Non, ce qui l'intéresse visiblement, alors, c'est le cheminement intérieur de Sophie. Au fur et à mesure de sa détention, elle s'interroge, se cherche, pour aboutir, au moment de sa libération, à un semblant de paix.

Ce qui explique la réunion des trois amies, se retrouvant au lendemain de l'incendie d'un quartier noir.

"Cinématographiquement, je sais qu'à ce moment je suis sur le fil du sentimentalisme. Certains me l'ont reproché. Mais je revendique le droit de décrire ce que je sais du pays où je vis. Depuis 1990, nous sommes entrés dans une ère nouvelle, et je me devais d'en annoncer les prémices.

Ces trois femmes qui s'étreignent, au-delà de leurs différences, c'est l'espoir. Et moi, je n'aurais pas survécu si je n'avais pas connu, dans la vie, des moments pareils à ceux que je filme là."

Télérama n°2317

Beaucoup de choses changent ou ont changé dans le monde depuis cinq ans. La chute du communisme se place en tête de ces bouleversements, qui en éclipsent d'autres, parmi lesquels la régression de l'apartheid en Afrique du Sud depuis la libération de Nelson Mandela. Le documentaire est la forme de cinéma la plus appropriée pour témoigner de ces mutations socio-politiques. La fiction s'avère la plus efficace lorsqu'elle est dans une position de résistance face au régime, et doit avoir recours à un langage codé, symboliquement riche, pour exprimer des réalités interdites d'images et de paroles.

L'action de **Friends** se situe en 1989 et 1990, à un moment où déjà le sens de

l'histoire ne peut être changé. Trois femmes, amies de fac, vivent dans la même demeure : Thoko, noire et enseignante, Sophie, blanche d'origine anglo-saxonne et Aninka, une archéologue afrikaner. Elaine Proctor ne cache pas ses sympathies pour Sophie, héritière d'un certain progressisme européen, qui devient l'élément actif du film. Elle est engagée, aux côtés d'activistes noirs et blancs, dans la lutte armée contre le régime ségrégationniste de Johannesburg. Un des attentats qu'elle commet se termine par la mort d'hommes et de femmes. La jeune femme a une crise de conscience parce que le bâtiment visé devait être inoccupé. Elle se dénonce à la police : elle sera emprisonnée, torturée et jugée, avant d'être amnistiée par le président De Klerk.

Le point de départ du film, qui met en relation trois femmes, issues des trois principaux groupes "ethniques" du pays, devait être dramatiquement fructueux, dialectique, en montrant que toutes les forces progressistes luttent pour faire de l'Afrique du Sud un Etat démocratique. Bref, que la représentativité politique future serait en rapport avec les efforts accomplis par chaque groupe pour sortir le pays de l'apartheid. Mais en faisant de Sophie, "l'Européenne", l'héroïne du film, celle qui n'hésite pas à se couper des siens, à sacrifier sa vie personnelle, Elaine Proctor renoue, hélas, avec la tradition récente des films anti-apartheid qui font des seuls Blancs les personnages positifs de la fiction. Thoko préfère continuer à enseigner, du moins jusqu'à ce que la violence l'atteigne personnellement : elle retournera, alors, parmi les siens dans le ghetto. Quant à Aninka, l'Afrikaner, elle sera tellement choquée par l'action de Sophie qu'elle rejoindra, provisoirement, sa famille conservatrice.

Bien sûr, les trois femmes se retrouveront à la fin, après avoir souffert chacune à leur tour. Le but d'Elaine Proctor - mettre en rapport trois personnalités issues de cultures différentes, qui ne se

comprennent pas encore - n'est que partiellement atteint à cause du déséquilibre introduit dans la fiction par le trop grand charisme de Sophie. Mais, comme tous les films de combat qui prennent des paris sur l'avenir, **Friends** assume, consciemment, ses imperfections.

Raphaël Bassan

Le Mensuel du cinéma n°7